

# Ce que c'est que la mort

Ne dites pas : mourir ; dites : naître. Croyez.  
On voit ce que je vois et ce que vous voyez ;  
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes ;  
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes ;  
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,  
La sombre égalité du mal et du cercueil ;  
Quoique le plus petit vaille le plus prospère ;  
Car tous les hommes sont les fils du même père ;  
Ils sont la même larme et sortent du même oeil.  
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil ;  
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,  
On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe.  
Où suis-je ? Dans la mort. Viens ! Un vent inconnu  
Vous jette au seuil des cieux. On tremble ; on se voit nu,  
Impur, hideux, noué des mille noeuds funèbres  
De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres ;  
Et soudain on entend quelqu'un dans l'infini  
Qui chante, et par quelqu'un on sent qu'on est béni,  
Sans voir la main d'où tombe à notre âme méchante  
L'amour, et sans savoir quelle est la voix qui chante.  
On arrive homme, deuil, glaçon, neige ; on se sent  
Fondre et vivre ; et, d'extase et d'azur s'emplissant,  
Tout notre être frémit de la défaite étrange  
Du monstre qui devient dans la lumière un ange.